

dans Shachtman les idées des sociaux-patriotes et des centristes que Lenine fustigeait au cours de la première guerre mondiale. Quand Shachtman parle des droits démocratiques et des organisations ouvrières qu'il veut défendre contre le stalinisme, ce n'est qu'un écho tardif des sociaux-démocrates allemands d'alors, qui trahissaient sous prétexte de protéger leurs organisations contre le tsarisme, et des socialistes français à la Guesde, qui trahissaient sous prétexte de défendre les traditions révolutionnaires de leur pays contre le kaiser. Quand Shachtman dit que son gouvernement a une politique condamnable, mais qu'il ne faut pas entraver ses opérations militaires, il réédite la position des kautskystes qui trouvaient que la guerre était un mal, mais qu'il ne fallait rien faire contre elle.

Comment Shachtman va-t-il « transformer la guerre impérialiste en guerre démocratique » ? Il demande au mouvement ouvrier de se faire le défenseur d'une série de mesures économiques et politiques, telles que le contrôle de la production, de la distribution des marchandises, des prix, des profits, la cessation de toutes mesures de discrimination raciale, l'aide économique aux pays arriérés, etc. Et, ajoute-t-il, comme seul un gouvernement ouvrier pourrait réaliser ce programme :

Un tel gouvernement pourrait mobiliser une force internationale — la force à laquelle nous nous référons comme le troisième camp — telle qu'on pourrait compter sur elle soit pour différer le déclenchement de la troisième guerre mondiale, ou, si celle-ci était précipitée par un stalinisme désespéré, pour l'amener à

une fin rapide, démocratique et progressive (page 206).

Le troisième camp est ainsi apparu pour la première fois dans les vingt dernières lignes de l'article de Shachtman : ce sont ces peuples qui à ce jour ne sont pas prêts à mourir pour Wall Street. Shachtman offre une politique pour les enrôler sous la bannière étoilée.

Mais si, une chose est claire, dans cette politique, à savoir que Shachtman est décidé à faire la guerre jusqu'au bout contre l'U.R.S.S., il a omis de nous dire comment, par quels moyens, il pense remplacer le gouvernement capitaliste de Washington par un gouvernement ouvrier ? Nous savons qu'il ne veut pas pousser la lutte de classe au point de dérangier les plans du Pentagone. Nous savons qu'il a renoncé à la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, c'est-à-dire à la révolution, car « la révolution en temps de guerre, c'est la guerre civile » (Lenine). Alors ? Dans l'histoire du mouvement ouvrier international, nous n'avons entendu parler que de deux voies : la voie révolutionnaire (réaliste) et la voie réformiste (utopique), pour l'accession de la classe ouvrière au pouvoir. Shachtman renonce à la voie révolutionnaire : faut-il penser qu'il a trouvé une « troisième voie » comme il a inventé un « troisième camp » ? Non, il a sombré dans un réformisme honteux, qui ne veut pas se l'avouer à lui-même. Son « troisième camp » l'a amené pratiquement à capituler devant l'impérialisme américain, à qui il ne veut faire nulle peine sérieuse en temps de guerre et qu'il tente d'amender graduellement.

Du "troisième camp" au camp impérialiste

Nous avons eu l'occasion de relever passablement d'incohérence dans les pensées de Shachtman, mais son évolution et celle de ses conceptions sur le « troisième camp » ne sont pas du tout incohérentes. Pendant longtemps il fut avec nous, dans le camp ouvrier, dans le camp de cette classe qui, avec tous ses défauts et faiblesses, et en dépit de ses directions temporaires les plus grossières et les plus malfaites, se dirige vers le socialisme par un combat de plus en plus grandiose contre le capitalisme : il il défendait alors inconditionnellement l'U.R.S.S., indépendamment de la politique de son gouvernement. Quand de grandes pressions commencèrent à s'exercer, c'est-à-dire au début de la deuxième guerre mondiale, quand la petite bourgeoisie — sous la pression du grand capital américain — s'indigna du pacte Hitler-Staline, il se prononça pendant quelques semaines pour une « défense conditionnelle » de l'U.R.S.S., et invita les masses polonaises à organiser une insurrection à la fois contre Hitler et contre Staline. C'est alors qu'il inventa son « troisième camp », et abandonna la conception trotskyste de l'U.R.S.S. pour adopter la théorie du « collectivisme bureaucratique »,

que Burnham lui avait soufflée. Puis, quand Staline et Roosevelt s'allièrent, son « troisième camp » dut se réorienter. Ne pouvant décemment pas se compromettre avec Staline, incapable de discuter entre la guerre que menait l'U.R.S.S. et celle que menaient les Etats-Unis, il se réfugia dans l'abstention. Maintenant qu'une lutte à mort se développe entre le capitalisme mondial rassemblant ses forces pour une épreuve décisive et les masses organisées conduites par des directions bureaucratiques, son « troisième camp » subit une nouvelle transformation : ce « troisième camp » est lui aussi pour une lutte à mort contre l'U.R.S.S., mais il ne doit pas mettre en danger les décisions et les actions de la Maison-Blanche et du Pentagone, il doit attendre que ce camp américain ait reçu une couche de peinture démocratique. On retrouve derrière cette position, comme en 1939, et avec une intensité plus grande, la même force sociale : cette petite bourgeoisie libérale qui renâcle aux formes peu ragoutantes qu'endosse l'histoire et rêve d'un développement social, pas nécessairement idéal, mais dans lequel il y aurait du moins un camp bien propre, toujours bien nettoyé, dans lequel on